

ETC



Entrer dans l'histoire

Claude Lévêque, « My way », Musée d'art moderne de la ville de Paris. Du 3 juillet au 22 septembre 1996

Annie Molin Vasseur

Number 37, March–April–May 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35561ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Molin Vasseur, A. (1997). Review of [Entrer dans l'histoire / Claude Lévêque, « My way », Musée d'art moderne de la ville de Paris. Du 3 juillet au 22 septembre 1996]. *ETC*, (37), 55–58.

PARIS

ENTRER DANS L'HISTOIRE

Claude Lévêque, « My way », Musée d'art moderne de la ville de Paris. Du 3 juillet au 22 septembre 1996



Claude Lévêque, « My way », in-situ présenté à l'ARC - Musée d'art moderne de la ville de Paris, 1996. Plafond de lampes claires variées, bande sonore de rire.

A l'ARC, vous cherchez les salles d'exposition de « My way ». Un mur ou plutôt un écran métallisé vous barre la route. Vous retournez sur vos pas. Vous revenez à l'écran. Il y a sûrement un passage ! C'est ça, il faut contourner l'image. Vous entrez dans l'histoire. L'image : un adolescent, tête et sourcils rasés, regard absent, danse sur place. Répétition des mêmes gestes jusqu'à les vider de sens. Il danse yeux dans vos yeux; face à face tremblant que l'image vidéo agrandie rend évasif, flou, abstrait, comme si votre vis-à-vis était aliéné, sans identité et sans chemin où diriger ses pas. Vous pensez : la solitude est le lieu d'enfermement de la victime. Lieu hors-circuit officiel. Pourquoi ici ?

Vous continuez votre route sous une lumière aveuglante, à la recherche d'un autre : spectateur ou objet, quelque chose, n'importe quoi, un regard, une présence... Mais vous êtes seul(e) dans ce long labyrinthe, sorte de cage à fauves où on aperçoit, jetées sur le dessus, des chemises blanches inatteignables. S'envoyer *en l'air*. Vous soupirez : l'amour pourrait être la solution. Mais les corps sont absents. Il n'y aura aucune communication. Pour un peu vous finiriez le trajet en courant. Échapper au cauchemar. Sorti du couloir interminable, vous arrivez dans une

petite salle où pendent cordes, échelle et anneaux de gymnase. Vous songez à vous défouler, faire du sport, se servir de sa force physique, se détendre, se défendre peut-être. La violence pourrait être la solution. Tout casser, faire place nette pour pouvoir respirer ou recommencer. Ou alors vous échapper par le haut. Mais le plafond se referme sur vous comme un couvercle. Aucune fuite possible. Les agrès ne mènent qu'aux muscles.

Vous vous précipitez ensuite dans une pièce plus sombre, vide, où un rire vous coupe le souffle. Rire de dérision, de douleur ou de démente ? S'effacer pour ne pas souffrir. S'isoler ou en « finir avec ce monde irréel ». Ou bien rire de tout. Pour un peu encore, vous en oublieriez de regarder les lumières qui scintillent au plafond.

Vous êtes déjà sorti au pas de course. Retour à la case départ. L'adolescent ne s'est pas immobilisé. Son agitation nous agite. Nous venons d'entrer dans un cercle vicieux. Mais alors, *my way* ? Je n'ai pas trouvé mon chemin. Victime. Vous êtes victime si vous ne sortez pas d'ici. N'y a-t-il pas de sortie de secours ? Venons-nous d'entrer dans l'histoire de ce jeune homme ou dans la nôtre ? Est-ce la représentation des zones limitrophes de nos vies ou celle de l'état du monde que nous nous offrons, que nous offrons à



PHOTO : ANDRÉ MORIN - NAMA/ARC

Claude Lévêque, *My Way*, 1996. Faux plafond, grillage, chemises blanches.

nos enfants ? En première page, le catalogue de l'exposition ne dit pas : il était une fois, mais écrit en lettres tremblées sur fond rouge : « j'ai mal ». Nous ne sommes plus, nous avons très mal.

Au début de sa carrière, Claude Lévêque fait appel à une mythologie personnelle, celle de son enfance. Il jette un regard particulier sur sa mémoire intime où, dans les installations/environnements qu'il met en scène, on perçoit très souvent une présence encore palpable, trace d'une absence rendue par un éclairage qui cerne les objets abandonnés dans l'espace vide. Il ne s'agit jamais d'une théâtralité de l'absurde. Même s'il est très habile à hériter du travail formel et conceptuel de ses aînés et par force du vide régnant souvent en art contemporain, Claude Lévêque cherche une issue : le sens, le sien. Une ouverture dont témoigne alors la tendresse du regard : la poésie de l'enfant. Un regard lyrique, peu courant à notre époque.

Par la suite, les environnements vont se durcir. Des apports sonores vont apparaître. La forme va se calcifier, la mise en scène se faire plus statique, plus lourde. Plus de halo lumineux et doux autour des objets, mais une lumière froide et aveuglante, qui éclabousse et renforce l'immobilité d'un décor faisant de plus en plus référence à la violence sociale subie. L'enfant n'est plus un enfant, il dénonce. La lecture des œuvres de cette seconde époque est évidente : des murs de parpaings emprisonnent les espaces d'expositions, souvent privés ou éloignés du monde de l'art. Des matelas et un plafond rabaisé témoignent d'une isolation à connotation

carcérale. Supplice technologique raffiné d'isolation sensorielle lumineuse et sonore. Ou bien cette exposition à la galerie de Paris, où la porte d'accès de hauteur réduite oblige le spectateur à se baisser pour entrer dans une porcherie rutilante de nouveauté. Ou encore, la pièce présentée dans l'exposition « le bénéfice du doute » à la galerie Optica, ici à Montréal, où « la fête est finie ». S'agit-il seulement des fêtes indiennes auxquelles l'artiste fait référence ? On s'est défoulés, on ne s'est pas vraiment rencontrés et on a tout cassé : faut-il dire adieu aux idéologies collectives de l'histoire ? Ni larmes ni cris, un regard neutre voire résigné sur des images blanchies à l'instar du petit écran. Peut-être que la cruauté est une fiction. « T'es mort ». Relève-toi ou pas, c'est pas mon histoire.

Mots, musique et lumière, la fiction justement, Claude Lévêque la montrera aussi dans une grande photo d'horizon où l'évasion touristique pourrait être garantie, sauf que... on n'échappe pas à son époque. Alors autant en parler, autant montrer une autre histoire, in *my way*. Le travail de Claude Lévêque a pu être vu dans ses dernières présentations comme une dénonciation qui n'apporterait pas de solution. Une critique d'un réalisme cru. La déconstruction et après ? *No way*. La dureté soulignée de ses installations, même si paradoxalement on ne conteste jamais sa poésie, vient du fait que l'enfant de l'histoire a grandi. Claude Lévêque applique aujourd'hui son regard sur la jeunesse, mais pas n'importe laquelle. Celle qui, précisément, a une vie dure, qui essaie de trouver une place dans une banlieue parisienne

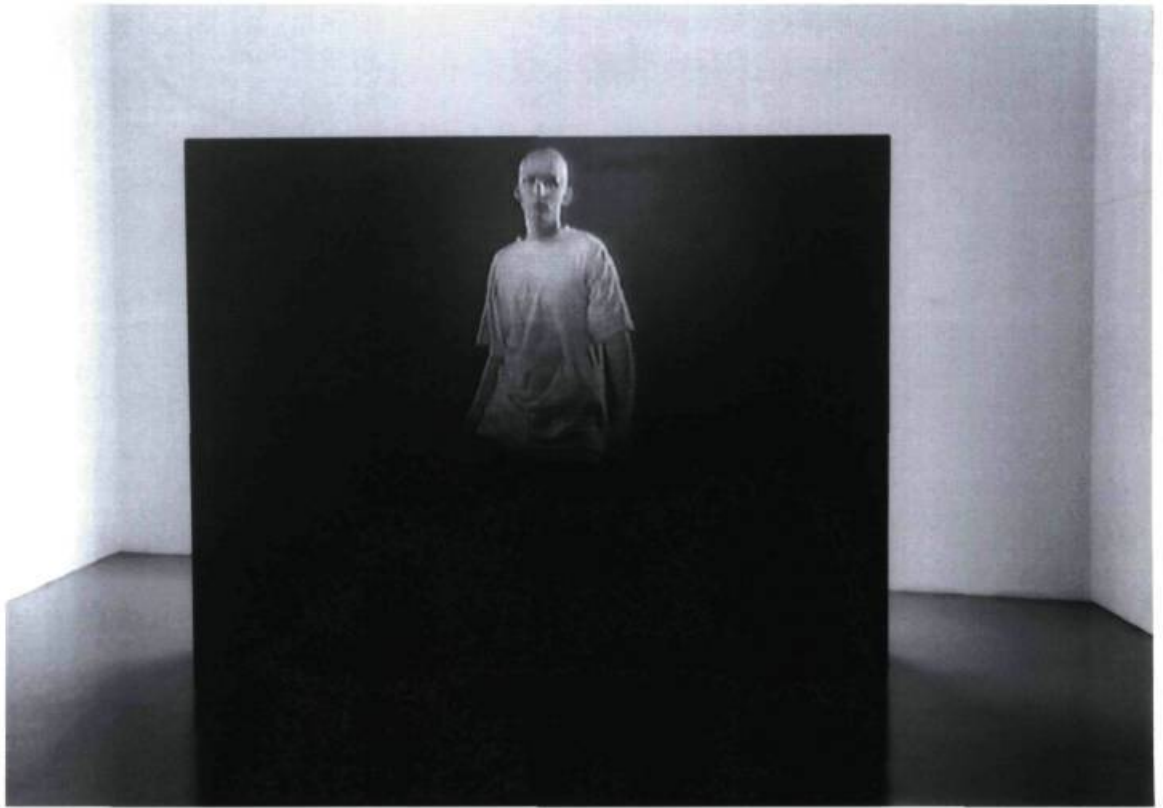


Claude Lévêque, *My Way*, 1996.

ou ailleurs dans les quartiers déshérités du monde. La jeunesse punk pour qui tout égale tout qui n'étant rien égale rien, ou la jeunesse rock qui hurle sa mort et celle de la société, et puis celle du rave's party des plus jeunes où la musique techno et les pulsions lumineuses vous fractionnent en vous renvoyant à la solitude totale de l'anonymat. Il n'y a plus d'histoire mais des accrocs, des reprises et des répétitions des miettes de la mémoire.

Perdu dans la foule, corps disjoint par le son et la lumière, à l'image de l'adolescent de « my way », il ne resterait d'autre issue que celle de s'évader dans l'imaginaire. Rejoindre un autre espace, comme dans cette exposition où le corps se dédouble.

Les installations de Claude Lévêque sont souvent d'une simplicité qui n'a rien de simpliste. Il y a là une adéquation de l'être qui souffre et le dit. Cri étouffé, blanc,



Claude Lévêque, *My Way*, 1996. Vidéo projetée sur mur écran métallisé.

parce que la violence fait mal et qu'elle n'est pas à perpétuer mais alors quoi ? On tourne en rond. On n'en sort pas. Mouvement circulaire. Enfermement. Comment briser le cercle ? J'ai toujours pensé, pour ce que je connais du travail de Claude Lévêque, qu'un espace reste ouvert, qu'il nous pose surtout des questions, même quand il semble affirmer la dérive totale d'une société. L'espace des refoulements, de la violence, de la drogue, de la douce euphorie des super vitamines bio-énergétiques SVP a été traversé et montré. Pourrait-on trouver une solution dans la transcendance ? Dans une réarticulation du spirituel au niveau existentiel ? Je doute fort qu'une telle interprétation de ses œuvres puisse être tentée en France. *My way*, « parodie (ou non) de Claude François revue par les Sex Pistols »*. Pourquoi un artiste français choisirait-il ce titre anglais ? Est-ce que l'issue ne se trouverait pas dans l'ancien monde ? Au moins métaphoriquement, façon de se parler à soi-même en langue étrangère, celle du devenir de soi... ailleurs. Il y aurait donc un chemin pour s'en sortir. Peut-être que les petites lumières scintillantes de la dernière salle nous le disent en fin de parcours, un parcours d'initiation. On lève la tête ou pas. On trouve son chemin ou pas. On est victime du monde extérieur, seul responsable de notre mal être, ou adulte hésitant devant l'insoupçonné de nos possibilités de transformations. Il n'y a pas seulement l'art, il y a la création.

À noter qu'approximativement au même moment, se tenaient plusieurs expositions de Claude Lévêque que je n'ai pas pu visiter toutes, dont une à la galerie parisienne,

qui s'intitulait « les champions ». Là encore, décor suggérant l'abandon (chemises oubliées) et l'emprisonnement (lourdes chaînes descendant du plafond sur un amas de pneus jonchant le sol). Pas de véhicule. Même les champions sont enchaînés et défaits. Nous avons tous perdu notre route. Et puis, et puis toujours cette questionnante lumière déflagrée en minuscules confettis lumineux sur toute l'installation. Comme des myriades d'étoiles. Espaces à rêver ou à construire ?

ANNIE MOLIN VASSEUR

NOTE

* Extrait de l'article de Suzanne Pagé pour le catalogue de cette exposition au Musée d'art moderne de la ville de Paris.